

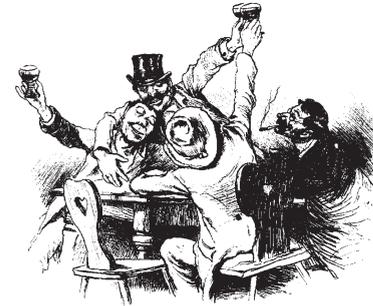
COMTESSE DE ROTTENVILLE

(André Gill)

L'ART DE SE CONDUIRE

dans la société des Pauvres Bougres

enseigné aux gens du monde



finitude

MMVII

La postérité est parfois cruelle. Qui, aujourd'hui, connaît encore André Gill ? Quelques érudits, quelques bibliophiles, quelques amateurs de vieux papiers ? A peine se souvient-on vaguement qu'il était dessinateur, caricaturiste surtout. Alors qu'il fut pourtant le premier dans cet art, le digne successeur de Daumier. Ses portraits-charges, s'étalant à la une des journaux, ont fait trembler Napoléon III, Thiers, Gambetta, mais aussi bon nombre de journalistes, d'artistes, d'écrivains, dont il n'avait de cesse de souligner les travers.

Il est né le 17 octobre 1840 des amours d'une couturière (Silvie Adeline Gosset) et d'un comte (Louis de Guines), qui refusa de le reconnaître. Ses rapports avec les gens du monde partaient sur de mauvaises bases. Sa naissance artistique et journalistique a lieu, quant à elle, en 1866 lorsqu'il rencontre Eugène Vermersch qui lui propose de collaborer au journal satirique Le Hanneton (sous-titré «Journal des toqués») dirigé par François Polo. Celui-ci, conscient du talent de ce jeune dessinateur, lui propose de publier une caricature en couverture de La Lune, un journal qu'il vient de fonder. Ainsi, pendant les dix années que durèrent l'aventure, la une du journal s'orna d'un grand portrait-charge de Gill. Dix années de lutte avec la censure, de procès, d'«affaires». A cette époque, chaque dessin à publier devait en effet recevoir l'aval du Ministère de la Police, du Préfet, mais aussi de celui qui était caricaturé! C'est ainsi que Jules Vallès, à qui Gill avait demandé l'autorisation de publier un portrait-charge le représentant, lui répondit par un simple mais martial «Chargez!».

André Gill était devenu incontournable dans le petit monde de la presse politique mais, vers 1877, il se lasse de n'être qu'«André Gill le caricaturiste». Il se remet alors à la peinture, qu'il avait jadis étudiée à l'École des Beaux-Arts, il fréquente les cabarets et les hommes de lettres qui y traînent. Il prend peu à peu ses distances avec la politique, se tourne plutôt vers la fantaisie de nouveaux journaux, comme L'Hydropathe ou Le Chat Noir, dirigés par de jeunes et joyeux artistes. Pour la petite histoire, en 1879 Louis Salze, le patron d'un cabaret de Montmartre qui s'appelle «A ma campagne» — après s'être appelé moins bucoliquement «Au rendez-vous des voleurs» et «Le cabaret des assassins» — lui demande une enseigne pour son établissement. Le panneau qu'il peint représente un lapin dans une casserole, un litre de vin à la main, et le «lapin à Gill» deviendra au fil du temps «Le lapin agile»¹.

Mais déjà, dès cette époque, alors qu'il n'a que

1. Cette enseigne est conservée au Musée du Vieux Montmartre à Paris. Avis aux curieux.

quarante ans, André Gill commence à souffrir de troubles psychiques. En octobre 1881, on le trouve errant dans la campagne belge, poursuivi par des loups imaginaires. Il est interné et son vieil ami Jules Vallès écrit dans *Le Réveil* : « C'est fini de Gill ; il a fallu le conduire à Sainte-Anne. Il va dessiner là dans le vide, avec des gestes d'illuminé, la caricature de la vie. » Il quittera tout de même l'asile en janvier 1882 mais, trois mois plus tard, il est arrêté près de Bar-sur-Aube alors qu'il disait vouloir délivrer le communard Auguste Blanqui, pourtant mort depuis un an. Il est de nouveau interné, à Charenton, où il mourra le 1er mai 1885.

*

En 1879 paraît *La Muse à Bibi*, suivi de *L'Art de se conduire dans la société des pauvres bougres par la Comtesse de Rottenville*. Sous ce pseudonyme se cachent deux auteurs, André Gill et Louis de Gramont. Le livre, qui connaît un petit succès, est publié, sans doute à compte d'auteur, à l'enseigne de la « *Librairie des Abrutis* ». Il sera réédité l'année suivante chez Marpon &

Flammarion, sous le seul nom d'André Gill, amputé des poèmes de Gramont (remplacés par de nouveaux poèmes de Gill) mais également de *L'Art de se conduire* dont le présent recueil constitue donc la seconde édition.

L'autre œuvre littéraire importante d'André Gill fut publiée en 1883 par les soins d'Alphonse Daudet alors que son auteur était interné. Il s'agit, sous le titre *Vingt années de Paris (Marpon & Flammarion)*, d'un recueil de souvenirs constitué d'articles parus dans la presse².

2. Ouvrage réédité en 2006 sous le titre *André Gill, Correspondances et mémoires d'un caricaturiste*. Édition présentée par Bertrand Tillier. Éditions Champ Vallon.

I

CHEZ LE MASTROQUET

D'abord et d'une, on ne va pas chez les pauvres bougres à propos de bottes. C'est bon pour les crétins qui n'ont rien à faire d'aller les uns chez les autres sans savoir pourquoi.

N'allez chez l'honnête prolétaire que pour le bon motif: affaires de travail ou si vous êtes demandé. N'essayez pas de vous introduire dans sa société à tort et à travers comme un hanneton dans une soupe au fromage; vous

passeriez pour un mouchard ou pour une oie qui veut blaguer le pauvre monde.



Lorsque vous rencontrerez un travailleur de votre connaissance, commencez par lui foutre une vigoureuse poignée de main. Après, ne vous essuyez pas la pince à votre mouchoir ou votre paletot, vous auriez l'air de dire que le pauvre bougre a les mains sales. Au contraire, soyez heureux d'avoir pu frotter vos pattes de feignant aux crânes abattis du peuple.

Si l'honnête prolétaire vous offre une tournée, vous devez l'accepter sans faire le malin, sans parler de votre estomac ruiné. Si vous n'êtes qu'une andouille, c'est pas la peine de le faire voir.



Une fois chez le troquet, faut pas avoir l'air de ne pas savoir quoi prendre, comme si les cheveux vous dressaient sur la tête. Faut pas

non plus demander des vins à 36 fr. la bouteille. On étouffe tranquillement un *cintième*, un *petit cogne* ou un *mêlé*, comme l'honnête prolétaire.



La tournée avalée, vous en offrez une autre au bon bougre et aux amis qu'il a pu rencontrer : une politesse en vaut une autre. Payez avec des sous. Il ne s'agit pas d'étaler à tout moment des lingots d'or. Vous auriez l'air d'un voleur.



En partant, donnez des poignées de main à tout le monde, y compris le patron de l'établissement : une fois par hasard, vous passerez peut-être pour un zig.

II

DE LA TOILETTE

Quand vous allez chez le prolétaire, pas de gants! Ça le vexerait. Vous auriez l'air de ne pas vouloir lui toucher la peau.



Et pas de carreaux sur l'œil. Ça donne un air méprisant. Si vous êtes une espèce d'infirmes, si vous n'y voyez pas clair, tant pis!... — ou tant mieux!

Vous garderez vos illusions devant les miroirs.

Une sale habitude que vous avez, c'est de vous fourrer sur la couenne des cochonneries de parfums qui vous font puer comme des rats morts. Faut la perdre, cette habitude-là; quand vous fréquentez le prolétaire. Si le peuple sent quelque chose, lui, c'est la sueur, la masse, le turbin. Ça n'est pas la rose, mais c'est honorable. S'agit pas d'aller l'empester avec vos saloperies fadasses qui vous donneraient quelque chose de louche. Aux Champs-Élysées, le soir, ça peut plaire; mais, chez le prolétaire, non. Chelinguez plutôt, carrément, si c'est votre nature (et c'est probable, puisque vous éprouvez le besoin de vous empuanter de parfumeries)...

Pas d'odeurs!



Après ça, si c'est plus fort que vous, si vous allez faire, quand même, de la gomme chez l'ouvrier, au moins ne grognez pas si on vous calotte, — et dur!

Ce sera trop juste!

III

A TABLE

Une supposition que l'honnête prolétaire vous invite à dîner. Ça n'est pas probable, mais, enfin! je suppose.

Faut tâcher de vous tenir.



J'espère bien que vous n'irez pas réclamer de serviette, ni essayer les couverts et les assiettes